

fait et cause contre l'Angleterre. Sans doute nous avons tous une entière confiance dans notre puissance militaire. Nous savons tous que nos hommes de guerre, dont le moins guerrier n'est pas le colonel Ouimet, sont tous prêts, à 24 heures d'avis, à nous donner une répétition de la bataille de Chateauguay, un contre vingt. La *Minerve* n'a-t-elle pas déclaré autrefois, dans un moment de noble exaltation, que nos chevaux iraient un jour boire aux eaux du Potanac !

Mais enfin ! le commerce et l'industrie, qui ignorent notre vaillance, doutent de tout cela. Une opinion, assez généralement répandue, c'est que tout cela n'est pas désirable, au point de vue de la prospérité matérielle d'un pays. Et il suffit même qu'on sache que notre commerce et notre industrie sont exposés à chaque moment, à d'inévitables désastres, pour les paralyser.

Avec l'indépendance tout danger de guerre disparaît. Nous n'avons que des relations amicales avec toutes les nations du monde, anxieuses d'étendre leur commerce avec la Puissance du Canada. Notre politique comme peuple étant une politique de paix et de travail, une ère de progrès et de travail s'ouvrira devant nous. Rien ne s'opposera plus à ce que nous rivalisions de richesse et de puissance avec nos hardis voisins. Rien ne s'opposera plus, à ce que, dans un siècle, nous ayons nous aussi une vigoureuse population de 45,000,000 de citoyens.

Que sommes nous comme colons.—Il faut bien en convenir, comme colons, nous ne sommes absolument rien, si ce n'est la chose de l'Angleterre. Quand même le peuple canadien tout entier serait unanime à demander des relations commerciales avec les nations étrangères, pour relever ses industries compromises, il ne pourrait absolument rien ; nous appartenons tout entiers au bureau colonial du Royaume Uni de la Grande Bretagne et d'Irlande.

Ces deux petites îles, qui font l'étonnement et l'admiration de l'univers civilisé, sont peuplées de trente